

# *Petite étude sur l'étymologie traditionnelle*

Hans van Kasteel

## **Introduction**

Le terme « étymologie » peut donner lieu à de sérieux malentendus. Il existe en effet *deux* sciences qui portent ce nom, mais l'une diffère fondamentalement de l'autre.



À l'origine, l'étymologie est la science de la *vraie parole*, ou du *parler vrai*, du grec ἔτυμος, « vrai », et de λόγος, « parole ». Cicéron traduit ἐτυμολογία en latin par *veriloquium*, de *verus*, « vrai », et de *loqui*, « parler »<sup>192</sup>.

Elle s'occupe plus précisément de l'étude du *vrai sens* des mots, appuyée par une analyse plus ou moins rigoureuse. Ainsi, le terme « étymologie » désigne, outre la science étymologique en général, le *vrai sens* d'un mot en particulier.

Cette science, on s'en doute, était pratiquée dans l'Antiquité par les grands lettrés, plus exactement par les poètes et les philosophes. On en trouve les premières traces, déjà en grand nombre, dès Homère (IX<sup>e</sup> siècle avant J.-C.). Les grands tragédiens Eschyle, Sophocle et Euripide (V<sup>e</sup> siècle) la pratiquent couramment. Le philosophe Platon (IV<sup>e</sup> siècle) s'y avère très doué. Chez les Latins, les poètes Virgile et Ovide donnent bien des spécimens de leur savoir étymologique, ainsi que, dans sa *Langue latine*, le philosophe Varron (I<sup>er</sup> siècle avant J.-C.). Ce ne sont que quelques exemples.

---

<sup>192</sup> Cf. CICÉRON, *Topiques*, 35.

Cette science est *traditionnelle*, soulignons-le, c'est-à-dire transmise fidèlement. Elle est donc tenue pour parfaite dès son origine. Une étymologie formulée au V<sup>e</sup> siècle avant J.-C. sera considérée comme toujours valable au V<sup>e</sup> siècle après J.-C.

Ainsi, une vingtaine de siècles séparent Homère et le volumineux dictionnaire byzantin *Etymologicon magnum* (XII<sup>e</sup> siècle après J.-C.), sans qu'on observe la moindre évolution dans la manière d'aborder l'explication des mots. Dans le monde latin, environ sept siècles éloignent Varron d'Isidore de Séville (VII<sup>e</sup> siècle après J.-C.), auteur d'une compilation intitulée *Étymologies*, qui reste fidèle à ses sources.

Même si un étymologiste plus récent comme Bebescourt, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, semble a priori s'écarter des voies traditionnelles, on constate, en l'examinant de plus près, qu'il s'aligne fidèlement sur elles.



La *deuxième* science porteuse du nom « étymologie » est apparue dans l'histoire assez récemment, plus ou moins au début du XIX<sup>e</sup> siècle, avec la comparaison systématique et minutieuse des langues indo-européennes.

Elle a rompu avec la première de façon presque radicale. L'accent n'y est plus mis sur le sens des mots employés dans un cadre traditionnel, mais sur l'histoire et la préhistoire de leur formation et, le cas échéant, sur leur parenté dans les différentes langues considérées comme voisines.

Les lois formulées par elle sont généralement très, voire tout à fait différentes de celles invoquées par l'étymologie traditionnelle, au point qu'il est inutile et même absurde d'aborder une de ces deux sciences en s'appuyant sur les lois de l'autre : ce serait comme si un mathématicien jugeait de la valeur de la poésie en se bornant strictement à des lois mathématiques, ou si un poète jugeait ces mêmes lois

uniquement d'après la valeur poétique des formules qui les énoncent ; l'exercice aboutirait vite à l'impasse.

Un ouvrage de référence tel que le *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, d'Ernout et Meillet, paru en 1932, est en ce sens sans commune mesure avec la *Langue latine* de Varron.



Donnons, pour illustrer le gouffre qui sépare les deux sciences, un exemple, celui des mots signifiant « nuit » :

– Selon l'étymologie traditionnelle, le latin *nox* (*noctis* au génitif) doit être rattaché au verbe *nocere*, « nuire », « parce que la nuit nuit aux yeux »<sup>193</sup> ; le grec νύξ (*νυκτός* au génitif), au verbe νύσσω (*νύξω* au futur), « frapper » ou « heurter », « du fait que ceux qui se promènent à ce moment-là se heurtent et se cognent »<sup>194</sup>. Le rapport entre *nox* et νύξ n'est pas nié<sup>195</sup>, mais ce qui intéresse ici en tout premier lieu, c'est leur *sens vrai*.

– L'étymologie moderne met l'accent sur l'origine commune de mots tels que *nox*, νύξ, le védique *nák*, le gothique *nahts*, le lituanien *naktis*, etc. Elle ne mentionne aucun lien avec *nocere* ou νύσσω, ou si elle le fait, c'est pour le déclarer sans valeur<sup>196</sup> ; elle n'explique pas non plus *autrement* le sens vrai de ces mots, mais s'arrête à leur traduction commune : « nuit ».



Nous insistons sur l'importance de bien distinguer les deux sciences décrites : chacune a son domaine spécifique et ses règles propres. La confusion qui règne autour de l'emploi du

---

<sup>193</sup> SERVIUS, *Commentaires sur l'Énéide*, I, 89 ; ISIDORE, *Étymologies*, V, 31, 1 ; cf. VARRON, *Langue latine*, VI, 6.

<sup>194</sup> *Etymologicon magnum*, 609, 3 à 5.

<sup>195</sup> Cf. VARRON, *Langue latine*, VI, 6.

<sup>196</sup> Cf. ERNOUT-MEILLET, *Dictionnaire de la langue latine*, Paris, Klincksieck, 1932, p. 448 ; voir aussi le commentaire de P. Flobert dans VARRON, *La Langue latine*, VI, Paris, Les Belles Lettres, 1985, p. 66.

mot « étymologie » amène parfois les représentants de la science moderne à juger de la traditionnelle selon les règles qui sont en vigueur dans la moderne ; ce qui, nous l'avons dit plus haut, est vain et absurde<sup>197</sup>.

Pour distinguer nettement les deux domaines, nous proposons d'appeler la science venue des Anciens : « étymologie traditionnelle »<sup>198</sup>.



Puisque, dans cette étude, nous comptons parler de l'étymologie traditionnelle, il convient d'en énumérer d'abord quelques règles et habitudes :

– Le même mot peut être expliqué de différentes manières (deux, trois, quatre, voire plus), sans que ces explications soient pour autant contradictoires entre elles<sup>199</sup>.

---

<sup>197</sup> Citons un exemple : Jean Collart, dans sa publication de VARRON, *De Lingua Latina*, v, Paris, Les Belles Lettres, 1954, p. XIX, déclare au sujet de l'ouvrage latin qu'il « est trop facile d'en relever le caractère suranné ». Comme pour le démontrer, il ajoute aux 60 pages que comporte le texte du livre v, pas moins de 106 pages de « Notes explicatives » (imprimées en caractères plus petits), où les commentaires étymologiques de Varron sont presque toujours condamnés pour être « rectifiés » par des explications étymologiques modernes.

<sup>198</sup> Certains linguistes ont proposé la formule « étymologie ancienne » ou « antique », mais elle ne convient pas exactement : l'étymologie traditionnelle est pratiquée à travers toute l'histoire, y compris de nos jours, et n'a pas été supplantée par l'étymologie moderne. Une autre formule, d'usage cependant courant, devrait être absolument évitée pour qualifier la science traditionnelle et ses procédés : « étymologie populaire », au sens de « issue du peuple » (*Volksetymologie* en allemand et en néerlandais). Il n'existe pas plus de raison de l'appliquer à la science pratiquée par l'élite lettrée des poètes et des philosophes, qu'il n'y en aurait pour qualifier ainsi l'étymologie pratiquée par les linguistes actuels.

<sup>199</sup> Le procédé est pour ainsi dire inexistant dans la science étymologique moderne. Ainsi, nous l'avons vu plus haut, les mots *nox* et *νόξ* ne sont pas expliqués de manière identique par les anciens auteurs cités ; et il en existe d'autres étymologies que nous n'avons pas reproduites plus haut (*cf.* par exemple *Etymologicon magnum*, 608, 56 à 609, 3). Ces explications ne se contredisent pas plus que si, à la question récurrente : « Pourquoi es-tu si maigre ? », la même personne donne, à quatre reprises, une réponse a priori bien différente des trois autres, mais invariablement vraie : « Parce que je n'ai rien mangé », « parce que j'ai décidé de jeûner », « parce que j'ai adopté un style

– Le même mot peut être analysé, c'est-à-dire découpé, de différentes manières<sup>200</sup>.

– L'entièreté ou la partie d'un mot peut être expliquée en se référant à une autre langue<sup>201</sup>.

– Enfin, l'analyse des mots s'aide souvent de règles de grammaire et de phonétique précises<sup>202</sup>.



Notre intention, dans les pages qui vont suivre, est d'illustrer ce que nous venons d'exposer, au moyen d'une étude plus ou moins systématique d'une certaine catégorie de mots, à la lumière de l'étymologie traditionnelle.

---

de vie ascétique », « parce que je ne me suis pas préparé de plat depuis huit jours ».

<sup>200</sup> Procédé incompatible avec les règles que s'est imposées l'étymologie moderne. Ainsi, le mot ἀλήθεια, « vérité », est lu tantôt ἀ-λήθεια, avec un α initial privatif et une seconde partie associée à des mots tels que λήθη, « oubli », et λαθεῖν, « être caché », être latent » (*Etymologicon magnum*, 62, 51), tantôt ἄληθεια, « mouvement divin » (PLATON, *Cratyle*, 421b ; BEBESCOURT, *Les Mystères du christianisme*, Londres, 1775, t. II, p. 57).

<sup>201</sup> Si la méthode est parfois admise dans l'étymologie moderne, en premier lieu pour les mots directement empruntés à une autre langue (le mot « philosophie » sera expliqué d'après son origine grecque, φιλοσοφία, et non en se référant à d'autres mots français), l'étymologie traditionnelle la pousse beaucoup plus loin. Ainsi, il n'existe aucun doute sur l'origine grecque d'un mot latin comme *harpax/arpax*, de ἄραξ, « rapace », « rapine » ou « grappin », à son tour lié au verbe ἀρπάζω, « ravir » ; Isidore (*Étymologies*, XX, 15, 4) en donne cependant l'explication suivante : « On dit *arpax* ("grappin"), parce qu'il arrache (*arripit*) », en se référant donc au verbe purement latin *arripere* (*adripere*), un composé de *rapere*, « ravir ». Bebescourt excellera dans ce genre de procédé, au point d'expliquer par exemple un nom grec d'origine égyptienne ou hébraïque par le biais du grec uniquement.

<sup>202</sup> Ces règles ne sont pas nécessairement celles de la linguistique, mais elles existent bel et bien, même si elles ne sont pas toujours explicitement invoquées. *L'Etymologicon magnum* s'y réfère assez fréquemment ; Bebescourt est conséquent et d'une extrême rigueur dans ses analyses étymologiques. Le point mérite d'être souligné, car de nombreux linguistes se plaisent à évoquer un joyeux « n'importe quoi » dans le domaine de l'étymologie traditionnelle, comme si ses représentants procédaient d'une manière purement hasardeuse.

## Le νοῦς

En grec, un grand nombre de noms et d'adjectifs masculins et féminins finissent respectivement en -νοῦς et en -νη ou -να, de même que le latin offre une riche palette de mots finissant en *-nus* ou *-na*.

Comme on va le voir, l'étymologie traditionnelle rattache souvent cet élément au nom grec νόος (contracté en νοῦς), dont il convient d'abord de préciser le sens.



Le νοῦς représente la partie la plus noble de l'esprit humain.

Selon les occurrences, on traduit le mot simplement par « âme » ou « esprit ».

Dans la mesure où il est associé à la faculté « intellectuelle » de l'esprit, il peut être rendu aussi par « intellect », « intelligence », « raison », « pensée ».

Ces traductions ne sont pas nécessairement à prendre dans un sens cartésien. En fait, chez les philosophes, le νοῦς désigne généralement l'organe sensoriel divin. De même que les cinq sens ordinaires mettent l'homme en contact avec le monde sensible, de même le νοῦς lui permet d'appréhender le monde dit « intelligible ». C'est pourquoi νοῦς est souvent traduit aussi par « sens »<sup>203</sup>.

Les auteurs latins rendent νοῦς, selon les cas, par *mens* (génitif *mentis*, le « mental »), *animus*, *intellectus* ou *sensus*.

L'*Etymologicon magnum (EM)* donne l'étymologie suivante :

---

<sup>203</sup> À remarquer qu'en français, « intelligent » et « sensé » fonctionnent plus ou moins comme des synonymes. Le mot νοῦς peut désigner encore le *sens* ou l'*intention* d'un texte.

*D'où vient le mot νόος ? De νέω, « aller » ; car rien n'est plus rapide que l'esprit (νόος). Homère écrit : « Comme quand s'élançait l'esprit (νόος) d'un homme ».<sup>204</sup>*

L'activité du νοῦς est exprimée par le verbe νοέω ou νοῶ, (νοήσω au futur), « penser », « concevoir », « apercevoir » (*sentire* en latin), « comprendre », et par le substantif νόησις, « faculté de penser », « conception », « intelligence »<sup>205</sup>.

Le νοῦς est ainsi la source de toute véritable connaissance<sup>206</sup>, comme l'illustrent ces deux commentaires du *EM* :

*Ἄγνοῶ (« ignorer ») : de νοῶ (« concevoir »), on obtient par ajout du γ : γνοῶ (« connaître »), puis du α privatif : ἄ-γνοῶ (« ignorer »).<sup>207</sup>*

*Γινώσκω (« apprendre à connaître ») : il existe le verbe νοῶ (« concevoir »), au futur νοήσω, et par crase du ο et du η, νόσω, de même que ὀγδόηκοντα (« quatre-vingts ») devient ὀγδόκοντα ; par ajout du κ, on obtient νόσκω, de même que ὀλώ (« faire périr ») donnera ὀλέσκω<sup>208</sup>, les verbes de ce genre adoptant un sens présent, car la lettre κ n'est pas caractéristique du futur des verbes dont la dernière syllabe est sans accent<sup>209</sup> ;*

---

<sup>204</sup> *EM*, 606, 29 à 31. La citation homérique concerne *Illiade*, xv, 80. Voici le contexte (*ibid.*, 80 à 83) : « Comme quand s'élançait l'esprit (νόος) d'un homme qui, ayant abordé beaucoup de pays, pense (νοήση) en son for intérieur : "Puissé-je être là ! ou là !" », songeant à bien des choses, aussi rapidement en son ardeur s'envola la puissante Héra ». Cf. aussi *EM*, 748, 51.

<sup>205</sup> Husserl et Sartre ont réintroduit, dans le langage philosophique moderne, le mot « noèse ».

<sup>206</sup> « À l'époque hellénistique, νοῦς signifiait "sens" signifiant *connaissance* car il n'y a de connaissance que sensible » (E. d'Hoogvorst, lettre du 27/6/1984).

<sup>207</sup> *EM*, 12, 6 à 8 ; nous nous permettons parfois, ici comme ailleurs, d'introduire des traits entre les syllabes, pour davantage clarifier l'exposé. Le phénomène de l'ajout du γ, devant le ν, n'est pas inconnu en latin, où l'on trouve à la fois *na-sco* et *gna-sco* (cf. γί-νο-μαι et γί-γνο-μαι) pour « naître », *no-sco* et *gno-sco* (cf. γι-νώ-σκω et γι-γνώ-σκω) pour « apprendre à connaître », *navo* et *gnavo* pour « s'empresser », etc. On pourrait comparer le phénomène à ce qui rapproche la prononciation du ñ espagnol de celle de gn en français, dans des mots tels que « gnognote ».

<sup>208</sup> Le futur de ὀλώ (ou ὀλλυμι) est ὀλέσω.

<sup>209</sup> La forme ὀλέσκω se traduit donc par : « je fais périr », alors que celle dont elle dérive, ὀλέσω, signifie : « je ferai périr » ; de même, νόσκω signifie :

par ajout du  $\gamma$ , on obtient  $\gamma\nu\acute{\omega}\sigma\kappa\omega$  ; avec redoublement,  $\gamma\iota-\gamma\nu\acute{\omega}\sigma\kappa\omega$ <sup>210</sup> ; et avec rejet d'un des  $\gamma$ ,  $\gamma\iota-\nu\acute{\omega}\sigma\kappa\omega$ .<sup>211</sup>

Dans la même perspective, Euripide écrit :

*On l'appelle Théonoé (Θεο-νόη), car elle savait toutes les choses divines (θεῖα) qui sont et seront.*<sup>212</sup>

## Noms communs et adjectifs en -voς

Les adjectifs finissant en -voος ou -voυς et les noms en -voια sont unanimement reconnus comme étymologiquement liés à voῦς<sup>213</sup>.

Il n'en est plus de même pour les mots en -voς/-vη/-va ou -nus/-na. Si l'étymologie traditionnelle les y rattache souvent, elle propose aussi plusieurs autres explications auxquelles nous ne nous attarderons pas ici<sup>214</sup>.

---

« j'apprends à connaître », tandis que la forme νόσω a le sens futur de : « je concevrai ».

<sup>210</sup> On entend par « redoublement » la répétition de la première consonne d'un radical verbal, augmentée d'un ι au temps présent, d'un ε au temps parfait (l'équivalent de notre passé composé) ; par exemple, δι-δω-μι (« je donne », radical δω) et δέ-δω-κα (« j'ai donné »).

<sup>211</sup> *EM*, 231, 31 à 37.

<sup>212</sup> EURIPIDE, *Hélène*, 13 et 14 ; cf. *ibid.*, 819 à 823.

<sup>213</sup> Par exemple, ἀμαρτί-voυς ou -voος (« qui manque d'intelligence »), de ἀμαρτῶ (« manquer ») ; ἄ-voια (« démence », *a-mentia* ou *de-mentia* en latin), avec le α privatif ; ἀπό-voια (« dé-raison »), la préposition ἀπό (« à l'écart de ») exprimant la séparation ou l'éloignement ; διά-voια (« dis-cernement »), la préposition διά (« à travers ») exprimant une discursivité (cf. *di* ou *dis* en latin) ; etc.

<sup>214</sup> Contentons-nous de quelques indications suivantes :

– La terminaison est liée à vη-ῦς ou va-ῦς (« navire »), cf. par exemple ESCHYLE, *Agamemnon*, 681 à 690, où le nom d'Hélène (Ἑλέ-va) est expliqué comme signifiant ἑλέ-vaς, « qui ravit (ἐλεῖν) les navires ». En latin, on explique *caverna*, « cale », par « cavité (*cavea*) de navire (*navis*) », cf. VARRON, *Langue latine*, V, 20, et la notice de Collart dans l'édition des Belles Lettres.

– Elle est liée à vé-ω ou vá-ω (vή-σω au futur), « couler » (au sens de « s'écouler » ; compris aussi au sens de « nager »), cf. par exemple *EM*, 621, 19, où ὠκεα-voς (« océan ») signifie « qui coule (váειν) rapidement (ὠκέως) ». En latin, *ve-na* (« veine ») est la « voie (*via*) où nage (*nare*) » le sang, cf. ISIDORE, *Étymologies*, XI, 1, 121. – Il faut noter que ce genre d'explication est étroitement lié au précédent, puisque selon l'étymologie traditionnelle, voῦς (« navire ») vient précisément de váω, « nager » (*EM*, 598, 17 et 605, 23). On remarquera

Voici à présent une petite liste de mots grecs dont la terminaison en -νος/ -νη est reliée à νόος :

*Γλή-νη* signifie « pupille de l'œil ». Il s'agit d'une sorte de γαλήνη, « sérénité », mot qui par syncope devient γλήνη. Le mot vient du fait qu'à travers la pupille, l'esprit est rasséréneré (γαληνιοῦσθαι τὸν νοῦν) par la diversité des choses vues.<sup>215</sup>

*Εἰρή-νη* (« paix ») : [...] du fait que l'esprit est en repos (ἡρεμεῖν τὸν νοῦν).<sup>216</sup>

*Θρή-νος* (« lamentation ») : du fait d'avoir l'esprit déchiré (θραύειν τὸν νοῦν) viennent les mots θράνος et θρήνος<sup>217</sup> ; ou bien du fait d'avoir l'esprit brûlant (θέρειν τὸν νοῦν).<sup>218</sup>

---

aussi que νέω, qui signifie à la fois « couler », ou « nager », et « aller », nous renvoie à l'étymologie proposée plus haut pour νοός. Enfin, le verbe νέω a encore le sens d'« entasser » et est relié, précisément avec ce sens-là, à νηός (« navire »), cf. HOMÈRE, *Iliade*, IX, 137 et 279, et le commentaire de *EM*, 598, 18 et ss.

– Elle est rattachée à νέος, « nouveau », cf. par exemple *EM*, 709, 25, οὐ σελήνη (« lune ») doit son nom au fait d'avoir un « éclat (σέλας) nouveau (νέον) » (cf. aussi PLATON, *Cratyle*, 409a et ss.). En latin, *an-nus* (« année ») est expliquée d'après le grec ἀνα-νεοῦσθαι, « se re-nouveler » (ISIDORE, *Étymologies*, v, 36, 2).

– À noter, une fois encore, que νέος (« nouveau »), comme νόος (« esprit »), est rattaché à νέω, « aller », cf. *EM*, 600, 40 ; 602, 37 ; 748, 51. Citons aussi ce commentaire de PLATON, *Cratyle*, 411d et e : « L'intelligence (νόησις), précisément, c'est le désir du nouveau (τοῦ νέου ἔσις). [...] Anciennement, d'ailleurs, l'appellation n'était pas νόησις, mais νοέ-εσις [pour νεό-εσις], avec la prononciation de deux ε au lieu du η. »

– Ce n'est pas toujours à -νος qu'on coupe le mot. Ainsi, on explique μέν-ος, « courage », « résistance », par le verbe μέν-ω, « rester », « résister » (*EM*, 225, 41 ; 319, 6 ; PORPHYRE, *Questions homériques*, I, 1 ; cf. ESCHYLE, *Agamemnon*, 151 à 155) ; ποί-μνη, « troupeau paissant », du fait de « rester (μένειν) dans le pâturage (πόα) » (*EM*, 678, 51 à 54) ; etc.

<sup>215</sup> *EM*, 233, 56 à 234, 1.

<sup>216</sup> *EM*, 303, 42.

<sup>217</sup> Comparer à ISIDORE, *Étymologies*, XI, 1, 41 : « Selon certains, le mot *lacrimae* (“larmes”) vient de *laceratio mentis* (“déchirement de l'esprit”) ». Le même auteur rappelle (*op. cit.*, VI, 2, 23) que les Θρήνοι de Jérémie s'intitulent en latin *La-menta*, terme qui se rapproche de l'étymologie de *lacrimae*.

<sup>218</sup> *EM*, 454, 47 et 48.

*Oi-vos (« vin ») : parce qu'il enfle l'esprit (οἶει τὸν νοῦν) et en émousse la vue.<sup>219</sup>*

*Oi-vos (« vin ») doit son nom au fait qu'à la plupart de ceux qui en boivent, il fait croire (οἶεσθαι) qu'ils ont de l'esprit (νοῦν), alors qu'ils n'en ont pas ; à très juste titre on pourrait l'appeler οἰόνους.<sup>220</sup>*

*Πλά-νη (« erreur ») : du fait d'égarer l'esprit (πλαγιάζειν τὸν νοῦν).<sup>221</sup>*

*Πόρ-νη (« prostituée ») : [...] appliqué à l'homme<sup>222</sup>, le mot vient du fait d'avoir un esprit devenu calleux (πεπωρωμένον τὸν νοῦν), c'est-à-dire obscurci.<sup>223</sup>*

*Τερπ-νός (« réjouissant ») : [...] du fait de réjouir l'esprit (τέρπειν τὸν νοῦν).<sup>224</sup>*

*Τέχ-νη (« art ») ne signifie-t-il pas la possession du sens (ἔξιν νοῦ), si l'on enlève le τ, et si l'on insère un ο entre le χ et le ν, et entre le ν et le η ?<sup>225</sup>*

*Ὑπ-νος (« sommeil ») : [...] à partir de la préposition ὑπό (« sous »)<sup>226</sup> et de νοῦς ou νοός, on obtient ὑπό-νοος, et par syncope, ὕπ-νος ; car dans le sommeil, l'esprit se retire (ὁ νοῦς ὑποχωρεῖ).<sup>227</sup>*

---

<sup>219</sup> Commentaire tiré d'un codex, cité en note dans *EM*, 618, 22.

<sup>220</sup> PLATON, *Cratyle*, 406c.

<sup>221</sup> *EM*, 674, 18.

<sup>222</sup> Sous la forme πόρνος, « prostitué ».

<sup>223</sup> *EM*, 683, 36 à 40. Dans la tradition judéo-chrétienne, tout homme déchu est assimilé à Ésaü et à un prostitué (πόρνος), cf. *Hébreux*, 12, 16. L'obscurcissement du νοῦς est commenté dans l'excellent article de J.-M. D'ANSEMBOURG, « Le calus du cœur chez St Paul », dans *Le Fil d'Ariane*, n° 3, Walhain-St-Paul, 1973, pp. 35 à 41.

<sup>224</sup> *EM*, 753, 37.

<sup>225</sup> PLATON, *Cratyle*, 414b et c. Le sens de τέχ-νη devient donc plus évident sous la forme ἐχο-νοή. Le verbe ἔχειν signifie « avoir », « posséder ». « Oui, Platon parle excellemment de l'Art dans le *Cratyle*. Il est bien vrai que pour accomplir le Grand Œuvre, il nous faut un νοῦς tout nouveau ! » (E. d'Hooghvorst, lettre du 8/2/1985).

<sup>226</sup> Cette préposition exprime aussi, comme c'est le cas ici, l'idée de se « soustraire », de s'éclipser.

<sup>227</sup> *EM*, 780, 55 à 57.

*Φω-νή (« voix ») : de φῶς (« lumière ») et de νοῦς (« esprit »), car elle met en lumière ce qu'on a dans l'esprit ; ou encore, elle est la lumière (φῶς ou φάος) de l'esprit ; car c'est par la voix que nous connaissons les pensées de l'esprit ; elle est en quelque sorte φω-νή, devenant φω-νή.<sup>228</sup>*

Quelques cas moins explicites :

*Βάσα-νος (« pierre de touche ») : de βιάζω (« traiter avec violence »), au futur βιάσω, vient βιάσανος, puis βάσανος.<sup>229</sup>*

*Ὀδύνη (« douleur ») : du fait qu'elle ronge (ἔδειν) l'esprit.<sup>230</sup>*

*Les dieux homériques estiment abominable et horrible cette eau<sup>231</sup> qui, selon la doctrine séthienne, est redoutable pour l'intellect (voï).<sup>232</sup>*

Un cas également moins explicite tiré du latin :

*Mu-nus (« cadeau ») vient du fait que ceux qui se portent mutuellement de l'affection (mutuo animo), s'en donnent un par obligeance.<sup>233</sup>*



Il est intéressant de noter que les mots latins neutres finissant en *-men* ou *-mentum* sont susceptibles de s'expliquer

---

<sup>228</sup> EM, 803, 51 à 55.

<sup>229</sup> EM, 188, 52. Cette notice ne fait pas d'allusion à νόος, mais on lit chez PINDARE, *Pythiques*, X, 67 et 69 : « À celui qui l'éprouve sur la pierre de touche (βασά-νω), l'or se révèle, ainsi que l'esprit (νόος) droit ».

<sup>230</sup> EM, 615, 33 ; le mot traduit par « esprit » est ici ψυχή.

<sup>231</sup> « L'eau du Styx (Στυγός) », cf. HOMERE, *Iliade*, XV, 36 à 38 et *Odyssée*, V, 184 à 186.

<sup>232</sup> Hippolyte DE ROME, *Réfutation de toutes les hérésies*, V, 20. L'auteur fait probablement allusion à στυγ-νός (« haïssable ») : « haï (στυγείν) de l'intellect ».

<sup>233</sup> VARRON, *Langue latine*, V, 179. Littéralement : « ceux qui sont d'esprit réciproque », où *animus* traduit sans doute νοῦς.

eux aussi par leur rapport avec *mens* (*mentis* au génitif), un des équivalents de  $\nu\omicron\delta\varsigma$ <sup>234</sup> ; quelques spécimens :

*Car-men* (« chant ») : le vocable est dû au fait [...] qu'on estimait que ceux qui chantaient manquaient d'esprit (*carere mentem*).<sup>235</sup>

*Com-mentaria* (« commentaires ») : on les appelle ainsi, parce qu'on les fait avec subtilité (*cum mente*). Ce sont en effet des interprétations, par exemple les commentaires (*com-menta*) juridiques, ou les commentaires (*com-menta*) de l'Évangile.<sup>236</sup>

*Monu-mentum* (« monument funèbre ») : le nom vient de ce qu'il exhorte l'esprit (*mentem moneat*) à se souvenir du défunt.<sup>237</sup>

*Tor-menta* (« instruments de torture ») : parce que c'est en le torturant (*torquendo*) qu'on trouve [ce que quelqu'un a à] l'esprit (*mentem*).<sup>238</sup>

## Noms propres en - $\nu\omicron\varsigma$

Dans le domaine des noms propres, citons une nouvelle fois l'exemple d'Hélène :

*Hélas ! hélas ! Hélène, toi qui égares l'esprit* (*παράνοος Ἑλένα*), tu as perdu, seule, de nombreux, de très nombreux esprits (*ψυχάς*) sous Troie !<sup>239</sup>

---

<sup>234</sup> Cf. *supra*, note 217.

<sup>235</sup> ISIDORE, *Étymologies*, I, 39, 4. L'auteur fait allusion à un phénomène commenté surtout par Platon : quand les poètes sont divinement inspirés, ils n'ont plus leur propre esprit, celui-ci étant dominé ou remplacé par le souffle divin. Dans la même optique, l'authentique chrétien (*Χριστια-νός*) est celui qui, tel l'apôtre Paul, « possède (*ἔχειν*) l'esprit (ou : le sens) du Christ » (*νοῦν Χριστοῦ*), cf. *I Corinthiens*, 2, 16, et *supra*, note 225.

<sup>236</sup> ISIDORE, *Étymologies*, VI, 8, 5.

<sup>237</sup> *Ibid.*, XV, 11, 1.

<sup>238</sup> *Ibid.*, V, 27, 22.

<sup>239</sup> ESCHYLE, *Agamemnon*, 1454 à 1456. L'étymologie du nom d'Hélène est ici partiellement sous-entendue. Le poète en avait déjà associé la première partie (*ἔλε-*) au verbe *ἐλεῖν*, « prendre », « ravir », « tuer », cf. *ibid.*, 681 à 690 ; la seconde partie (*-να* ou *-νη*) trouve son écho dans la seconde partie de l'adjectif

Quant aux noms des dieux, voici quelques commentaires particulièrement intéressants :

*Κρό-νος (« Cronos ») : Cronos est le donneur de la vie intellectuelle (νοεράς), le rassasiant (κόρος) de l'intellect (νοῦ)<sup>240</sup> ; ou plutôt, il est l'intellect propre (κορός νοῦς) et pur. Tous ceux, donc, qui vivent intellectuellement (νοεράς), ont un mode de vie saturnien (Κρονίαν) ; ce qui fait dire que Saturne (Κρόνος) est leur maître.<sup>241</sup>*

*Le nom phénicien Sa-tur-nus exposait à la vue du cabaliste σά-ων τύρ-αννος νοῦς, « l'esprit roi des vivants ». Nous sentons par nous-mêmes que c'est l'esprit terrestre qui nous gouverne ; d'où il est sans contredit « l'esprit roi des vivants ». Il y a de plus un second sens renfermé dans le nom Satur-nus ; il est tiré du verbe grec et syriaque σατυ-άω, dont les Latins ont formé satur-are, « rassasier ». Dans ce sens, il annoncerait l'esprit (νοῦς) qui doit perpétuellement être rassasié (satur-ari) d'une substance aérienne, pour*

---

παρά-νους (« qui égare l'intellect »). Le lien entre Ἐλένη et ἐλεῖν est établi encore par EURIPIDE, *Iphigénie en Aulide*, 68, 70 et 488 ; *Hécube*, 441 et 442 ; *Troyennes*, 890 et 891, 1214 ; *Andromaque*, 104 à 106. Voir aussi SOPHOCLE, *Philoctète*, 1337 et 1338, pour le rapprochement entre le nom masculin Ἐλενος et ἀλοῦς (« pris »). En outre, quand Théocrite déclare « Arsinoé (Ἄρσινόα) semblable à Hélène » (*Syracusaines*, 110 et 111), c'est également en un sens étymologique, ἄρσις signifiant « élévation », mais aussi « enlèvement », « suppression ». Enfin, le lien entre Ἐλέ-νη et Ἐπί-νοια (« Pensée ») apparaît chez l'hérésiarque Simon, cf. Hippolyte DE ROME, *Réfutation de toutes les hérésies*, VI, 19 ; son nom est peut-être associé aussi à Πρό-νοια (« Providence ») dans *EM*, 328, 5 à 9.

<sup>240</sup> Le nom κόρος (avec l'accent tonique sur la première syllabe) est lié à celui de κορεῖν, « rassasier » ; on peut traduire aussi : « le rassasié de l'intellect ». *EM*, 278, 23, prête à κορεῖν encore le sens de ἐπιμελεῖσθαι, « avoir soin de », « veiller à », « être préposé à », si bien que κόρος pourrait être un synonyme de κοίρανος, « maître », « chef », « commandant », « roi » ; Cronos serait le « maître de l'intellect », qui est « préposé à l'intellect ». Le rapport avec κορεῖν est confirmé par le rapprochement qui va suivre, entre Κρόνος et l'adjectif κορός (portant l'accent sur la dernière syllabe, bien que Platon, dans le passage du *Cratyle* cité *infra*, mette l'accent sur la première), « propre », « pur », lié au verbe homonyme κορεῖν, « nettoyer ». Enfin, κόρος signifie aussi « fils ».

<sup>241</sup> *EM*, 540, 4 à 8. « Leur maître » : littéralement « leur roi » ; allusion astrologique : la planète maîtresse exerce une influence prépondérante sur la vie de celui dont elle marque l'horoscope.

effectuer la germination et la reproduction des êtres végétaux et minéraux.<sup>242</sup>

Que Zeus soit fils de Cronos (Κρό-νου), cela peut sembler, à qui l'entend dire, outrageant au premier abord, mais il est bien logique que Zeus (Δία) soit issu d'une grande intelligence (δια-voίας), car le nom de Cronos désigne le κόρος de l'intellect (νοῦ), κόρος non au sens de « fils », mais au sens de ce qui est « pur et sans mélange ». Par ailleurs, lui-même est, dit-on, fils d'Uranus (Οὐρα-νοῦ, « du Ciel »). Or le regard levé vers le haut est à juste titre appelé du nom « céleste » (οὐρα-νία), c'est-à-dire qui voit les choses situées en haut (ὀρᾶσα τὰ ἄνω). C'est donc de lui qu'aux dires des météorologues, naît l'intellect pur, ce qui justifie le nom d'Uranus (Οὐρα-νῆ).<sup>243</sup>

Le nom de Iu-no (« Junon »), qui lui est donnée [à Jupiter] pour femme, signifie exactement « la pensée de Dieu », en grec ἴου νόος, mens Unici (« pensée de l'Unique »)<sup>244</sup>. Dans le fait, si l'esprit de l'air (que les philosophes nomment plus communément « l'esprit de l'univers ») n'agit que selon la volonté de l'être unique, ou de Dieu<sup>245</sup>, ainsi que nous n'en saurions douter, il faut bien que la pensée de Dieu soit comme mariée avec cet esprit aérien ; et l'on conçoit, à l'égard du feu vital, dont ce même esprit est appelé le père, qu'il n'y a que la pensée de Dieu qui puisse naturellement l'avoir enfanté.<sup>246</sup>

---

<sup>242</sup> BEBESCOURT, *op. cit.*, t. I, pp. 108 et 109. Cf. *ibid.*, p. 205.

<sup>243</sup> PLATON, *Cratyle*, 396b et c. *EM*, 642, 9 et 10 et 828, 14 et 15, fait lui aussi venir οὐρανός (« ciel ») de ὀρᾶω (« voir ») et de ἄνω (« en haut »). Il est possible que vers la fin de la citation, Platon sous-entende une autre étymologie, et qu'il voie en Uranus (Οὐρα-νός) celui qui engendre (οὐρεῖν) l'intellect (νοῦς).

<sup>244</sup> Selon un exposé antérieur de l'auteur, les noms « Dieu » et « Unique » désignent Vulcain, le feu vital, engendré par Jupiter (Ἰου πάτηρ, « père de l'Unique »).

<sup>245</sup> Les formules « l'esprit de l'air » et « l'esprit de l'univers » désignent Jupiter, qui n'agit que selon la volonté du Dieu suprême, ou de l'Unique.

<sup>246</sup> BEBESCOURT, *op. cit.*, t. I, pp. 65 et 66. Voir *ibid.*, p. 129 : « J'ai déjà dit que ce nom [de Jupiter] signifie "le père de l'Unique", et que celui de Juno exprime "la pensée du même Dieu Unique", laquelle on nous dit femme de Jupiter, parce que les volontés de l'Éternel s'accomplissant par cet esprit, la pensée de l'Éternel semble de là former la moitié de son être » ; et *ibid.*, pp. 151, 380 et

Le dieu Neptune [...] est annoncé comme ayant le souverain empire des eaux. La cabale du nom Ne-ptunus donne vé-α πτύ-ων νοῦς, « l'esprit qui crache tout ce qui naît », en latin, nova spuens animus<sup>247</sup>. Voilà sans contredit l'eau prolifique, ou le principe aqueux, dont l'animation doit sans cesse régénérer la nature.<sup>248</sup>

Ἄθηνᾶ (« Athéna ») : c'est comme si elle était ἀθρη-νᾶ, dont l'intellect perçoit (τὸν νοῦν ἀθρεῖν).<sup>249</sup>

Les Anciens semblent avoir sur Athéna la même conception que les actuels spécialistes d'Homère. En effet, la plupart de ces derniers, en expliquant le poète, disent qu'il a fait d'Athéna (Ἄθηνᾶν) l'intellect (νοῦν) et le discernement (διάνοιαν) même. Le créateur des noms semble avoir eu d'elle une idée comparable : en renchérissant, il en fait la pensée de Dieu (θεοῦ νόησιν), disant en quelque sorte qu'elle représente à θεο-νόα (« la pensée de Dieu »), après avoir remplacé le η par le α, à la manière des étrangers, et supprimé le ι et le σ<sup>250</sup>. Mais peut-être son idée n'était-elle pas celle-là, et l'a-t-il appelée θεο-νόη, parce qu'elle connaît les choses divines (τὰ θεῖα νοούσης) mieux que les autres<sup>251</sup>. Enfin, rien n'empêche que, cette déesse étant identifiée par lui avec la pensée innée (τὴν ἐν τῷ ἡθεὶ νόησιν), il ait voulu la nommer Ἄθρο-νόη, et que, croyant embellir ce nom, il l'ait modifié, lui ou d'autres après lui, pour l'appeler Ἄθρη-νᾶ.<sup>252</sup>

Le nom Ve-nus représentait Ἰε-τοῦ νοῦς, « l'esprit de la pluie ». Il est facile de reconnaître, à cette définition, l'esprit aérien lequel doit s'incorporer dans la substance des exhalaisons terrestres que les rayons solaires convertissent en eau, et dont l'incorporation

---

381. Pour le rapprochement, d'origine homérique, entre Héra, ou Junon, et le νοῦς, cf. *supra*, note 204.

<sup>247</sup> Littéralement : « esprit crachant des choses nouvelles ».

<sup>248</sup> BEBESCOURT, *op. cit.*, t. I, p. 119.

<sup>249</sup> *EM*, 24, 43 et 44. « Dont l'intellect perçoit », ou : « qui perçoit l'intellect (le sens) ». Cf. CORNUTUS, *Survole de la tradition théologique grecque*, 20.

<sup>250</sup> Changeant ainsi l'article ἡ en ἄ (comme c'est le cas dans les dialectes grecs autres que l'ionien et l'attique), et -νόησις en -νόα.

<sup>251</sup> Comparez avec la citation d'Euripide, faite *supra* (appel de note 212).

<sup>252</sup> PLATON, *Cratyle*, 407a à c.

*rend cette substance capable de reproduire les espèces végétales et minérales dont elle est tirée. Mais ce que je dois faire observer à mon lecteur, c'est que la génération des hommes et des animaux, qui ne peut s'opérer par une rosée ou pluie tombante du ciel, s'effectue néanmoins par une sorte de pluie, ou de rosée, également nécessaires pour faire fructifier les terres diverses que nous savons être destinées à leur reproduction particulière. Voilà pourquoi Vénus fut proclamée par tant de peuples, la déesse de toutes générations.*<sup>253</sup>

## Conclusion

Nous espérons avoir fait œuvre utile, en montrant, au moyen d'une série d'exemples, en quoi l'approche étymologique traditionnelle des mots diffère absolument de l'approche linguistique actuelle ; que les règles observées par la première, pour être différentes, ne sont pas plus absurdes, ou moins sensées, que celle de l'étymologie moderne ; que, sœur de la philosophie traditionnelle, elle jette une lumière passionnante sur les mots et noms tels que les poètes et autres hommes lettrés les comprennent et utilisent<sup>254</sup>.

---

<sup>253</sup> BEBESCOURT, *op. cit.*, t. I, pp. 141 et 142. Cf. *ibid.*, pp. 183, 202 et 381. La « pluie » qui engendre les hommes se retrouve dans l'antique étymologie de *νίος* ou *ύός*, « fils », de *ύω*, « pleuvoir », et dans celle de *όπιώ*, « épouser (une femme) », de *ύω*, « pleuvoir », et *όπή*, « trou » (comparer à l'étymologie de l'hébreu *neqebah*, « femme », de *neqeb*, « trou »). ISIDORE, *Étymologie*, VIII, 11, 79, commente le mythe de la création de Vénus en ces termes : « Car si l'humeur (*humor*) ne descend du ciel en terre, rien ne se crée ». – L'équivalent grec de *Venus* est *Άφροδίτη*, dont le nom, associé à l'amour « vulgaire », est souvent expliqué comme désignant la « démente », *ά-φροσύνη*, « absence (α privatif) d'intelligence (φρόνησις) », cf. par exemple EURIPIDE, *Troyennes*, 989 et 990. Il est tentant de décomposer *Ve-nus* en la particule *ve-*, au sens privatif (cf. *ve-cors*, « sans cœur », *ve-grandis*, « petit », *ve-sanus*, « non sain d'esprit », « forcené »), et *voūs*, « intelligence ». Un linguiste ne manquera pas d'objecter, pour commencer, que la voyelle *e* de *Venus* est brève, alors que celle de la particule est longue ; le passage d'une voyelle brève à une longue, et inversement, est fréquente dans le domaine de l'étymologie traditionnelle.

<sup>254</sup> Nous ne pourrions conclure cette étude sans mentionner le *Dictionnaire étymologique* de Caroline Thuysbaert, régulièrement mis à jour, qui propose, pour quantité de mots français, latins, grecs et hébreux, l'étymologie